
En tant qu'auteur non professionnel, je mets cette pièce gratuitement à la disposition des troupes de théâtre amateur qui souhaiteraient la jouer.

Je demande seulement à en être prévenu : everob@orange.fr

Théâtre'Amicalement.

L'augmentation ou **Les petits poissons**

Robert **BOURON** d'après Dino Buzzati ⁽¹⁾ (durée en lecture : environ 15 mn)

Sketch. (2 hommes).

Lebas, employé modèle, se décide à aller demander une augmentation à son directeur...

Décor minimaliste... Un fauteuil derrière un bureau sur lequel on voit posé une boîte de cigares et un cendrier. Faisant face au bureau, un autre fauteuil.

Personnages.

- **Le directeur** : intelligent, calculateur, manipulateur.
- **Lebas** : employé modèle, mais timoré.

Assis derrière son bureau, le directeur se prélassait dans son fauteuil.

On frappe à la porte.

- Entrez ! ...

Un temps.

- Entrez ! ... Oh ! quelle bonne surprise, notre cher... Leplat.

- **Lebas, monsieur le directeur.**

- Mais oui ! bien sûr ! Lebas.

Il se met debout et va lui serrer la main.

- Bonjour, mon ami !

- **Bonjour, monsieur le directeur.**

- Vous avez demandé à me rencontrer ?

- **Oui, monsieur le directeur.**

Lui montrant le fauteuil.

- Je vous en prie... asseyez-vous.

Lebas hésite, il n'ose pas.

- Mais avancez... ne restez pas planté là ! Prenez place, asseyez-vous ; nous serons beaucoup mieux pour discuter tous les deux.

Il se décide et s'assied. Le directeur va s'asseoir derrière son bureau.

- Savez-vous, mon cher Lecas...
- Lebas, monsieur le directeur.
- Excusez-moi ! Savez-vous, mon cher Lebas que, justement, je pensais à vous ?

Surpris.

- À moi, monsieur le directeur ?

- Oui ! à vous ! cela vous surprend ? Sachez, Lebas, que de toutes les personnes de mon entreprise vous êtes la seule qui représentez pour moi une sorte de, comment dirai-je... une sorte de remord... Oui ! c'est bien ça ! c'est bien de remord qu'il s'agit... (*Pensif.*) Quand je pense à vous : je ne me sens pas bien du tout.

- J'en suis désolé, monsieur le directeur.

- N'en soyez pas désolé, vous n'y êtes pour rien... et désolé de quoi : d'être venu me voir ? Mais, c'est moi qui dois vous remercier d'être venu, oui ! moi ! et je suis content, très content de vous revoir enfin...

Il se lève et se déplace dans la pièce.

Il croise ses bras en se tenant le menton et, d'un ton solennel.

- Les personnes qui nous sont les plus chères, les personnes en qui nous avons le plus confiance, sont souvent celles que nous négligeons le plus ; voilà malheureusement la dure loi de la vie, n'est-ce-pas ?

S'avançant vers lui.

- Dites-moi, mon cher Lebas, dites-moi ? Depuis combien de temps n'avons-nous pas échangé deux mots tranquillement, ensemble ?

Lebas cherche.

- ...

- Vous voyez... vous ne savez pas, vous cherchez vous aussi... Des semaines, que dis-je des semaines, cela fait des mois, de nombreux mois, probablement plus d'une année, peut-être plus encore...

- Deux ans et demi, monsieur le directeur.

- Deux ans et demi ? Ah ! bien ! Mais le croiriez-vous, mon cher Lebas, que pendant ces deux ans et demi, tous les soirs ; vous savez quand on fait le bilan de sa journée, quand on fait son examen de conscience ; le croiriez-vous que je pensais à vous ?

- À moi, monsieur le directeur ?

- Oui ! tous les soirs, avant de m'endormir, je pensais à vous et je me disais : « *Et Lebas, ce brave Lebas, tu l'as oublié ? Quand te décideras-tu à lui donner le poste qu'il mérite, à lui donner le salaire qu'il mérite. Un travailleur comme lui, un pilier de l'entreprise, un homme d'honneur dont le moule s'est brisé...* »

Hochant la tête, pensif.

- Je me parlais ainsi et, croyez-moi, chaque soir était un remord, et je pensais en moi-même : « *Je m'en occuperai demain... demain, je veux ôter ce poids de ma conscience !* » Et, en fait ! ...

- Vous pouvez faire quelque chose pour moi, monsieur le directeur ?
- Mais bien sûr que je peux faire quelque chose pour vous, mon ami... Écoutez ! ne parlez pas, ne parlez plus, ne me dites plus rien.

Il s'approche de lui.

- Vous croyez que je ne comprends pas, vous croyez que je ne peux pas me mettre dans votre peau ? Mot pour mot je peux vous donner les raisons de votre venue dans mon bureau ; je sais ce que vous voulez me dire : que vous êtes fatigué de faire des heures supplémentaires, fatigué de sortir de l'entreprise à des heures impossibles, que vos collègues de travail en font beaucoup moins que vous, qu'ils n'ont aucune responsabilité, qu'ils ont beaucoup moins de diplômes que vous et qu'ils gagnent plus que vous ; que c'est une injustice, que vous avez perdu patience et cætera et cætera... N'est-ce pas cela que vous vouliez me dire, mon cher Lebas ?

- Exactement, monsieur le directeur.

Satisfait de lui.

- Vous voyez ! Et vous ! vous avez eu un mouvement d'exaspération ; qui ne l'aurai pas eu ? Non ! ce n'est pas moi qui vous le reprocherai... L'injustice transforme en fauves les êtres les plus humbles, les plus dociles, n'est-ce pas ?

- Malheureusement, monsieur le directeur.

- Et oui ! malheureusement.

Il retourne derrière son bureau et reste debout.

- Et vous qui pensiez que je ne comprenais pas, que je ne savais pas, que je ne m'y intéressais pas ! Homme de peu de foi...

- Je ne pouvais pas savoir, monsieur le directeur.

- Maintenant, vous savez, Lebas, vous savez ! ... Bien !

Il s'assied et, se frottant les mains...

- Aujourd'hui sera un grand jour pour nous deux ! Ce soir, nous serons tous les deux plus satisfaits de nous-même... Voyons, voyons... à quelque chose près, en tant que responsable, vous arrivez maintenant à deux mille deux, deux mille trois cents euros nets par mois, si je ne me trompe ?

- Deux mille euros, monsieur le directeur.

- Deux mille euros ? Effectivement ! Bon ! faisons un pas en avant, un petit pas : que diriez-vous de deux mille trois cents euros par mois : cela vous irait ?

Surpris de la proposition.

- Deux mille trois cents euros par mois ? Je, je...

L'arrêtant de la main.

- Vous avez raison... vous vous êtes décidé, vous avez bravé votre peur, vous avez bravé votre angoisse, vous avez osé ! cela mérite encore mieux ! ... À partir du mois prochain vous gagnerez deux mille cinq cents euros nets par mois.

Même ton.

- Monsieur le directeur... je, je, je n'en espérais pas tant.
- Vous n'en espériez pas tant ? ... Vous voyez bien que je ne suis pas le rapiat, la charogne que l'on dit !
- Je vous remercie, monsieur le directeur.
- Non ! pas de remerciement, c'est plutôt à moi de vous remercier pour votre sérieux, pour votre assiduité, pour votre compétence, pour votre dévouement au travail.
Il se lève et prend la boîte de cigares posée sur son bureau.
- Un cigare ?
- Non ! merci monsieur le directeur, je ne fume pas.
- Vous ne fumez pas ? Bravo ! encore une qualité. Moi, par contre, je fume comme un damné... malheureusement.
Il allume un cigare et fait le tour de son bureau.
- Eh bien voilà ! tout est arrangé ! je ne vous retiens pas plus longtemps...
Tendant la main.
- Et tous mes vœux ! Au revoir, mon cher, Lebas.
Ils se serrent la main.
- Merci, monsieur le directeur, au revoir.
Lebas se dirige vers la porte.
Le directeur, cigare aux lèvres, le regarde partir, pensif.
- Dommage...
En se retournant.
- Pardon ?
- Non ! rien... je...
- Vous vouliez rajouter quelque chose, monsieur le directeur ?
Comme embêté.
- Je, comment dire... en vous voyant repartir, je me questionnais...
- À mon sujet, monsieur le directeur ?
- Non ! au mien. Écoutez, Lebas... je suis vieux...
- Mais non, monsieur le directeur...
- Si, Lebas, je suis vieux !
Il souffle une grosse volute de fumée.
- Le cœur à des ratés, d'un jour à l'autre... il pourrait lâcher.
Il écrase son cigare dans le cendrier et d'un ton grave.
- Il faut que je vous fasse une confidence...
Passant la main sur le dessus de son bureau.
- À ce bureau, à mon poste... qui auriez-vous vu ?
- ...
- Vous ne répondez rien ; je vous comprends ; j'aurai dû vous en parler plus tôt, mais...
Attendant une suite...

- Mais quoi, monsieur le directeur ?
- Mais quoi ? Mais si je vous avais dit ce que je souhaitais, si je vous avais proposé une telle promotion – un poste dont je vous sais capable – ce qui aurait été pour vous une vraie récompense, pour moi une preuve de confiance, une démonstration d'amitié ; je sais ce qui se sera passé avec vous, Lebas, je vous connais : ce qui se fait de bien pour vous, vous le prenez du mauvais côté ; vous pensez que cela cache quelque chose, que l'on cherche à vous jouer un mauvais tour, à vous exploiter...
- Monsieur le directeur, comment aurais-je pu savoir que, que vous vouliez ...
L'interrompant d'un geste de la main.
- Hélas ! maintenant il est trop tard ! ... d'autres projets se dessinent.
- Quels projets, monsieur le directeur ?
Feignant d'en être très ennuyé.
- Il m'est délicat de vous en parler... Ce sont des projets, disons, des projets, très privés.
Il se lève, approche son index de ses lèvres pour faire signe de se taire, traverse le bureau d'un air circonspect, ouvre la porte pour voir s'il n'y a personne derrière, referme celle-ci et revient près de Lebas.
- Gardez-le pour vous, mon cher Lebas, je vous en prie, je vous fais confiance...
À voix atténuée.
- De grands changements se préparent.
- De grands changements ? Pour quelles raisons, monsieur le directeur ?
- Parce que nous ressentons les effets de la crise, parce que nous ne sommes plus assez performants, parce que notre organisation du travail doit changer, que les décisions stratégiques doivent évoluer et que la : « *financiarisation* » – quel joli mot – va entraîner un nouvel actionnariat boursier, ce qui veut dire, en raccourci, que de nombreux collaborateurs vont devoir faire un effort... un très gros effort...
Il fait quelques pas.
- Dans la collection des jolis mots, connaissez-vous aussi celui-ci : « *restructuration* » ?
- Vous pensez que... ?
- Je ne pense pas que, Lebas, j'en suis sûr ! Savez-vous ce que signifie le mot : « *restructuration* » ?
- Oui ! je pense, monsieur le directeur.
- Cela signifie que la préoccupation principale des nouveaux arrivants sera d'économiser jusqu'à l'os, et de quelle façon ? Très simple, il suffit de : « *dégraïsser* » – encore un joli mot – une solution géniale : se débarrasser des poids, des charges inutiles ; un tri, un tri sélectif, le personnel passé au crible : même moi qui vous parle, tout ceux qui ont des gros salaires, clac ! élaguons ! élaguons ! faisons tomber les têtes !
- Vous aussi, monsieur le directeur ?
- Moi aussi, Lebas, moi aussi ! Et... savez-vous qui s'en sort ?
- ... ?

- " *Les petits poissons* ".
- " *Les petits poissons* " ? Que voulez-vous dire par là ?
- Ce que je veux dire, c'est que, "*Les petits poissons* ", les petits salaires s'en tireront eux ; l'entreprise doit continuer à fonctionner, mais à moindre coup.
En le regardant fixement.
- Vous, Lebas... vous n'êtes plus un " *petit poisson* ".
- Je ne comprends pas, monsieur le directeur ?
- Ce que je veux dire, c'est que cela ne m'amuse pas du tout de voir liquider un élément tel que vous et qu'il est de mon devoir, s'il me reste un soupçon de conscience, non seulement de vous mettre en garde, mon cher Lebas, mais de vous aider à affronter les éventuelles menaces, vous soustraire à ce massacre, vous camoufler, vous mettre à l'abri, ne pas vous exposer... Que font les soldats quand l'ennemi tire ? Ils baissent la tête, ils se recroquevillent pour ne pas se faire faucher par la mitraille. Recroquevillez-vous, vous aussi, Lebas.
- Mais... comment monsieur le directeur ?
- Voulez-vous que je vous parle à cœur ouvert, comme si vous étiez mon fils ?
Lebas acquiesce d'un hochement de tête.
- Bien ! si j'étais vous, face à cette « *conjoncture* », savez-vous ce que je ferai ?
- Non !
- Je me cacherais, je ferai profil bas, je saurais me satisfaire de...
Le directeur marque une pause...
- Je saurai me satisfaire de quoi, monsieur le directeur ?
- Mais mon garçon, cela va de soi ! En améliorant votre situation financière, en augmentant votre salaire, je vous rends un très mauvais service ; pour parler plus clairement, je vous jette dans la gueule du loup. Mon garçon, mon cher Lebas, je ne veux pas que demain vous ayez des reproches à me faire, oui ! demain vous pourriez venir me dire : « *Monsieur le directeur, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert les yeux ?* » Maintenant, le temps presse, les décisions vont se prendre, pourquoi devriez-vous en faire les frais, vous ?
- Vous pensez qu'il vaut mieux que je reporte ma demande d'augmentation à une autre fois, monsieur le directeur ?
Hochant la tête.
- Oui !
Lebas hausse les épaules et fait, plus ou moins, un signe d'approbation de la tête.
- Vous êtes un sage, Lebas. Je l'ai toujours pensé et vous m'en donnez la preuve...
Il fait une pause, réfléchit.
- Toutefois, je pense qu'il faudrait aller plus loin...
- Comment cela ?

- Dans votre cas précis, il vous faut manœuvrer, feindre une stratégie, exagérer dans le zèle.
- Exagérer dans le zèle ? Je ne comprends pas.
- Si, au lieu de vos deux mille deux cents euros nets par mois...
- Deux mille euros, monsieur le directeur.
- Si, au lieu de vos deux mille euros nets par mois, vous n'avez que mille six cent euros, ce n'est pas la fin du monde ! ce sont les salaires de deux mille euros et plus qui taperont dans l'œil ! Mais en échange, pensez à la sécurité, à la tranquillité, à la certitude de conserver votre travail.
- Mille six cents euros ? Mais, c'est une diminution de salaire !
Offusqué.
- Mille six cent euros, une diminution de salaire ! Je m'en doutais ! je me doutais qu'il fallait mieux me taire, que vous donneriez une tournure négative à mes propos : je ne me trompais pas ! ... J'étudie, en ami, la façon de vous éviter des ennuis, je me préoccupe de vous, je m'angoisse pour votre avenir, je me triture le cerveau pour vous aider et vous : vous me dites que je vous propose une diminution de salaire ! Vous me considérez maintenant comme un ennemi !
- Monsieur le directeur, faites un effort : mille huit cents euros par mois ?
Il prend son temps, réfléchit et, bon prince.
- Bon ! soit ! faisons un petit effort : d'accord pour mille huit cents euros nets par mois.
- Merci, monsieur le directeur.
Satisfait de lui.
- Je le savais ! Je savais que vous étiez un garçon intelligent, Lebas ; que vous allez vite à l'essentiel, que vous savez où est votre intérêt...
Face à lui, les mains sur les épaules de Lebas.
- Pensez un peu, si je n'avais rien dit vous auriez obtenu votre augmentation : deux mille cinq cent euros nets par mois et là ! on n'aurait pas loupé notre coup : vous auriez été fauché par la première vague. Il n'y a pas l'ombre d'un doute, mon garçon, l'augmentation, c'eût été pour vous une corde au cou, un beau désastre...
- Encore merci, monsieur le directeur.
- Trêve de remerciement, je l'ai fait de bon cœur. Vous avez en moi un ami sur lequel vous pouvez compter. Maintenant, repartez tranquille, retournez sereinement à votre travail.
Le raccompagnant vers la porte, souriant, la main tendue.
- Connaissez-vous cette citation du grand philosophe grec, Aristote, que j'ai faite mienne ?
- Quelle citation, monsieur le directeur ?
- « Qui peut le plus, peut le moins. » ... Quelle belle phrase !
Réfléchissant.
- « Qui peut le plus, peut le moins. » ? ... Et cela veut dire ?

- Mon cher Lebas, c'est de la philosophie ancienne adaptée à notre monde moderne pour respecter la : « *hiérarchisation sociale des revenus* » ... Ce serait bien trop long à vous expliquer...

L'invitant à sortir.

- Bonne journée, mon ami.

Février-juin-juillet 2017

(140125)

Note de l'auteur.

- ⁽¹⁾ Arrangement personnel d'une pièce de Dino Buzzati : « *L'augmentation* », écrite pour quatre personnages : Ada, Gustavo, l'huissier et le directeur, Monsieur Stragioni.
(*Actes Sud Papiers. Six pièces en un acte. Dino Buzzati*).
-